

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 44

Artikel: Armoiries communales
Autor: Campiche, F.-Raoul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219067>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

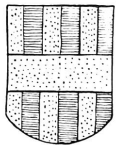
ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ARMOIRIES COMMUNALES



Lire en 2^{me} alinéa des Armoiries communales : *point ne descendrai* et non *pointure descendrai*, ce qui ne signifie rien.

A l'alinéa *Vufflens-le-Château*, la vignette n'est pas celle qui convient, mais celle que nous publions aujourd'hui.

A la rédaction du *Conteur vaudois*,
Lausanne.

Dans son dernier numéro, le *Conteur* a décrit les armoiries que la commune de Saint-Georges s'est attribuée en 1920. Sur le fond rouge de l'écu se détache un chevalier (saint Georges) d'or armé d'une lance et terrassant le démon représenté sous les traits d'un dragon.

A ce propos, il est intéressant de constater que bien avant l'invention de ces armoiries l'auberge communale de Saint-Georges porte pour enseigne *Au cavalier*. Cette dernière, suspendue en potence, a été restaurée il y a quelques années et consiste en une figurine représentant un soldat de l'époque napoléonienne monté sur un cheval blanc.

S'agit-il ici d'une réminiscence des guerres du siècle passé, ou sommes-nous en présence d'une déformation de la légende concernant le saint qui a donné son nom à la localité? Nous ne savons. Cette question pourrait être résolue si l'on connaissait le nom de l'enseigne de la même auberge sous le régime bernois. Malheureusement, nous ne sommes pas en mesure de l'indiquer.

F.-Raoul Campiche, archiviste.



LA DZENELHIE DEPLIEMAIÈ

SE pas se fai a zu, du que lo mondo le fè, onna fenna que fasai asseimbliant dé mi amà son hommo que la Jeannette à Tserpenà. L'amàve tant qu'èin ètai tota cur, que desai. Ora, è-te bin verè? Vo sède : bragà et teni sant doù. Quant vayai onna vese-na, manquàve jamé de lai dere :

— L'ameri mi sobra mè mîmo que de vère veri lè get à mon pouro Tserpenà!

Et l'ètai ti lè dzo lo mîmo reffredon que, po fini, son hommo l'a voliu vère se cein ètai bin verè. Adan, po l'èprovà, ie va ein dèvesà avoué quauque z'ami et avoué on mândzo que bèvessai dâi coup quartetta avoué li, et eintre ti l'ant fabrequà onn' inguienna que n'ètai pas pequàie dâi vè, Vaitcé :

On matin, Tserpenà dit dinse à sa fenna :

— Jeannette, sù rido mau bin, voué. Tot mè rompt et mè trosse, lo sellio mè fâ mau.

Pâ pas mè lèva. Tè faut allâ queri lo mândzo.

Lo mândzo vint dan, l'acoute lo malâdo que fasai dâi djeint à reindre l'âma, lai cheint la veina, breinne la tita et fâ dinse :

— Voutron hommo l'è rido mau. On sâ pas cein que pào arrevâ!

— Mâ, mâ, è-te possibllio? que repond la fenna ein segotteint. Mon hommo que l'âmo tant! Bailleri tot mon sang por li! Que lo bon Dieu lo preingne et que mè lo laissâ!

La vèpra, lè z'ami sant venu vère lo malâdo; lo mândzo revint assebin et apri ie dit dinse pè la cousena, ein catson à la Jeannette :

— Ma pourâ fenna, voutron hommo n'èin a pas po grand teimps. Vo faut vo fère onna raison.

O mon Dieu! preinde mè! l'ameri mi mourî ceint iâdzo que de vère parti mon Tserpenà, desai la fenna.

Et lo mândzo repondâi :

— La moo l'è oqie que l'arreve ti lè dzo. L'è vussa passâ bin dâi iâdzo. N'è pas bin èpouârâosa. Se vo voliâi la vère bin adrâi, betâ pi cliâo lenette. L'è dâi lenette fète tot espret po vère la moo arrevâ. Vo voliâi prâo la recougnâitre : quand l'eintre dein on ottô, sè dessuve ein dzenelhie dêplliemâie. Allâ pi vo tseâ vè lo pi dâo lhi à voutron Tserpenà. Quand la dzenelhie dêplliemâie eintretra dein lo pâilo, lè la moo que vint lo preindre.

Et la fenna bete lè lenette su sè get ein tschurleint :

— Se pouâvo pi mourî por tè, mon pour'-hommo! Mon Dieu, preinde-mè! excètra.

La Jeannette avoué sè lenette va retrovâ lo malâdo. Tandû ci teimps, lè z'ami l'avant dêplliemâ onna dzenelhie viveinta et l'avant accouhliâ dein lo pâilo pè la fenitra. La fenna l'ètai setâie âo pi dâo lhi ein deseint : « Mon Dieu! preinde mè, mè mîmo! » et tota la reisse.

Mâ têt d'on coup, ie vâi la dzenelhie dêplliemâie rôuda pè lo pâilo. Quinta pouâire! mè z'ami de Mordze! Avoué cein que la bite dêplliemâie fasai ètat de veni vè la dama. Adan, sti coup, la Jeannette, que sè crayâi que l'ètai la moo, sè lâive tota drâita su sè duve piaute ein breinneint lè doù bré et ein faseint :

— Prrou! va-t'ein, dzenelhie, de vers mè. N'è pas mè que su malada, l'è mon hommo!...

Adan, l'hommo châte fro dâo lhi et lai fâ :

— Ah! l'è dinse que te vâo mourî por mè! Eh bin! sti coup... te porrâ tsandzi de reisse!

Marc à Louis.

Une bonne recette. — Je vois par vos certificats que vous êtes une honnête fille. Mais êtes-vous bonne cuisinière?

— Oh! oui, Madame.

— Et quel est le plat que vous faites le mieux?

— C'est la compote de pommes froides.

— Ah! Et comment la faites-vous?

— Je prends d'abord de la compote de pommes chaude, et puis... je la laisse refroidir!

Not d'enfant. — Maman, quand est-ce que je suis née?

— A minuit.

— Oh! maman, j'espère que je ne t'ai pas réveillée...

AFFREUX

EN me promenant le long du lac, je vis deux femmes conduisant un petit garçon par la main, s'arrêter devant le radier coupant le quai à angle droit. Instinctivement, pour les observer, je m'arrêtai à quelques pas.

Était-ce instinct ou pressentiment? Le pressentiment implique réflexion; tandis que l'instinct, à ce que prétendent les savants versés en ces matières abstruses, n'est ni plus ni moins qu'un réflexe. Au fond, peu importe; passons! Le fait est qu'à la vue de ces deux personnes et de ce marmot, je m'arrêtai perplexe, soupçonneux. Leur allure était singulière, inquiète. Leurs vêtements quelconques. Elles me tournaient le dos; je ne pouvais préjuger leurs actes, leur caractère, à l'expression de leur visage qui m'échappait. Le marmot était drôlement fagoté. Dans sa casaque brune, il apparaissait aussi large que haut, pareil à un pot pansu, sans poignée. A peine apercevait-on un bout de jambe et ses pieds qui trottaient.

Sur le radier, jeté en travers, un mât allait du haut en bas, trempant dans l'eau d'à peu près deux mètres; un de ces grands mâts épais étroits, qui servent de chemin aux bateliers pour décharger les barques. Ces deux femmes plantèrent le marmot tout au haut de ce petit chemin et, chacune d'un côté, se mirent à le faire courir, comme pour l'amuser. Entraîné par la pente, il trotta de plus en plus vite et je voyais l'instant, très prochain, où il ne manquerait pas de s'étaler, s'il n'était retenu. Au lieu de le retenir, à l'approche de l'eau elles le lâchèrent simultanément et restèrent immobiles, dans l'attente insensée de l'inévitable... Et je restais cloué au sol, la gorge serrée, figé, muet... Le marmot fit encore quelques pas cahotants, trébucha dans l'eau et plongea... Les deux femmes poussèrent un cri... se retournèrent et, le visage caché dans les mains, s'enfuirent.

Allaient-elles chercher du secours? crier à l'aide?

D'habitude, quand un être vivant tombe à l'eau, s'il ne sait pas nager, du moins il se débat, gigote, surnage quelques secondes. Cette fois, rien de pareil. Emporté par son élan, je vis avec effroi le pauvre glissant, la tête en bas, sur la pente du radier, sans un cri, sans un geste, sans un effort de salut; puis s'enfoncer comme si sa casaque eut été de plomb!

Sous une réaction soudaine, cinglante, vrai coup de fouet mes pieds frémissants me précipitèrent à son secours. Sans prendre plus garde à ce bain froid, très froid, qu'aux mousses lacustres rendant le pavé du radier glissant et dangereux à l'extrême, j'attrapai le marmot inerte, sous plus d'un mètre d'eau. Je voulus le sortir, le prendre dans mes bras, impossible! Je ne pouvais me tenir debout, le sol se déroba sous moi, je pateageai désespérément et tombai à genoux, de l'eau jusqu'aux épaules. Enfin, je réussis à m'agripper au bout du mât, à mettre le pied dessus, à sortir de